

Voisé, Waldemar

Considérations sur les cours d'histoire des sciences

Organon 3, 169-172

1966

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Waldemar Voisé (Pologne)

CONSIDÉRATIONS SUR LES COURS D'HISTOIRE DES SCIENCES

Les économistes prévoient que, d'ici trente ans environ, 85% de la population active sera employé dans des activités qui conviennent mieux à l'esprit dit "scientifique". Avec une mentalité nouvelle l'homme futur étudiera aussi bien la nature que les sociétés. Et c'est pourquoi l'avenir est à l'enseignement à la fois technique et humaniste. Dans une société où peu a été fait pour armer les générations suivantes, il nous faut modifier une double formation existante: technique et littéraire, en mettant l'accent sur la culture générale.

Il semble que l'histoire des sciences peut s'acquitter de cette tâche, à condition qu'elle devienne une sorte d'histoire du développement intellectuel de l'humanité. Ainsi conçue, elle aurait comme but de faire comprendre les origines, la cristallisation et les transformations de la pensée humaine dirigée vers la découverte des faits et des lois concernant la nature et la société.

Je voudrais présenter ici deux schémas d'un cours d'histoire des sciences. Le premier schéma correspond au "programme maximum" et le deuxième au "programme minimum".

L'histoire de la science conçue comme une des disciplines de la science générale de la culture, ne peut être formée d'après ses divers domaines tels que l'histoire des mathématiques, de l'astronomie, de la psychologie *etc.*, du moment qu'elle doit donner la synthèse du développement intellectuel de l'humanité. Au contraire, il est indispensable de la former d'après les problèmes complexes, comme par exemple le problème de la connaissance de la nature et de la domination sur celle-ci, celui de l'application des différentes méthodes scientifiques correspondant à la différenciation des types de raisonnement, l'accroissement de l'intérêt pour la réalité qui nous entoure et pour les essais faits pour la changer *etc.* L'idée de ce genre, élaborée par la commission spéciale de l'UNESCO a été présentée dans les "Cahiers d'Histoire Mondiale"

(Paris 1953). Il ne s'agit donc pas ici d'une simple "addition" des différentes études spécialisées.

Aujourd'hui, fascinés par la spécialisation, nous traçons l'histoire des sciences (le pluriel est significatif!) en tant que l'histoire des disciplines particulières. N'oublions pas, cependant, qu'autrefois, les hommes furent fascinés par l'universalisme. Les savants de la Renaissance aussi bien que ceux du "grand siècle" avaient devant les yeux la vision d'une science unitaire qui englobait toutes les connaissances humaines. Une grande majorité de savants traitaient leurs oeuvres comme une sorte de système n'embrassant que l'aspect particulier de la science universelle (*universa cognitio humana*).

Chaque époque a sa propre vision de l'universalisme et son genre de spécialisation. Dans un hebdomadaire littéraire on peut lire maintenant les mots suivants: "Parler des progrès d'une discipline serait puéril au moment où c'est le cadre même des disciplines qui éclate. À l'ère cosmique, il n'y a plus qu'une science dont le développement va se poursuivre à un rythme vertigineux".

Les deux tendances: "universaliste" et "spécialiste", peuvent d'ailleurs devenir l'objet des recherches historiques, qui pourraient montrer les origines d'une certaine "déformation professionnelle" de chaque époque. En tout cas, constatons que plusieurs historiens des sciences et plusieurs philosophes contemporains montrent les inconvénients d'une attitude "spécialiste". Il suffit de rappeler ici la conception de *Humanities of Science* de Derek de Solla Price (cf. le chapitre sixième de son livre *Science since Babylon* — New Haven 1961) et l'idée de l'intégration de toute la connaissance humaine présentée par Karl Jaspers dans son livre *The Idea of the University* (Boston 1959).

Ainsi, en formulant le postulat de notre *programme maximum*, il faut souligner encore une fois qu'il s'agit ici d'une conception plus ou moins synthétique concernant le développement des sciences à la fois comme la base et comme la conséquence de la formation de l'esprit humain, ou, si j'ose dire, comme le résultat d'une "façonnage" de l'attitude intellectuelle envers le monde. Ce processus se réalise en relation avec l'observation de plus en plus parfaite et universelle des faits, ce qui permet d'élaborer des constructions théoriques de plus en plus adéquates.

Voilà le *programme maximum* qui exigeait les changements considérables de la conception traditionnelle. Présentons maintenant le *programme minimum*, qui consiste en une simple modification des cours déjà existant dans le cadre de nos universités.

Les cours et les manuels traditionnels de l'histoire des sciences se bornent d'habitude à présenter l'histoire des sciences exactes. Toutefois, de plus en plus souvent, on trouve une conception de cette histo-

ire qui englobe aussi les sciences sociales. Le fait est justifié au moins pour deux raisons:

1° L'omission d'une partie de l'activité intellectuelle de l'humanité ne peut être justifiée du point de vue méthodologique, car les conclusions générales ne peuvent être fondées sur des matériaux incomplets.

2° Il y a des langues où la notion "science" englobe tous les deux domaines de la connaissance humaine (comme par exemple le terme allemand *Wissenschaft* et le terme polonais *nauka*).

Ordinairement l'inclusion des sciences sociales (ou, si l'on veut, humaines) dans le cours de l'histoire des sciences se fait comme un "annexe", c'est-à-dire qu'elles constituent tout simplement un supplément à l'histoire des sciences "exactes". D'après cette méthode, l'auteur décrit d'abord l'histoire des mathématiques, de l'astronomie, de la géographie, *etc.*, et ensuite il aborde le cours de l'histoire de la pensée économique, sociale, politique, *etc.*

L'expérience de quelques années de travail à l'Université de Varsovie m'a convaincu qu'il serait juste et opportun de changer cet ordre de présentation des disciplines particulières et de commencer précisément par l'histoire des sciences "sociales" ou "humaines". L'ordre proposé facilite, tout d'abord, la compréhension du régime économique, social et politique de l'époque donnée. Ainsi, il semble plus justifié de présenter au commencement l'éthique et la politique d'Aristote et puis passer à sa physique, sa biologie, *etc.*, que de procéder au sens inverse. De même, l'analyse du *Contrat Social* de J. J. Rousseau est un meilleur point de départ pour les considérations sur la science au Siècle de Lumières que ne le serait un certain nombre de traités de mathématiques, de dynamique *etc.*, publiés plus ou moins en même temps. Ainsi, les éléments d'une "caractéristique générale de l'époque" ou de l'"introduction", qui sont un accessoire nécessaire de presque chaque chapitre, peuvent être joints à l'histoire de la pensée sociale.

On peut maintenant poser la question: où se trouve la place de la sociologie dans ce système des connaissances? On sait bien que rien n'est plus différent de l'attitude sociologique moderne que la philologie, si appréciée par les humanistes d'autrefois, que l'étude du droit positif par les jurisconsultes ou l'histoire écrite par les historiographes anciens. Cependant, quand on relit attentivement les oeuvres de plusieurs savants anciens — et surtout celles des historiens éminents — on voit que leur attitude scientifique consistait souvent dans l'analyse d'institutions humaines comme dépendantes de la nature et des conditions de la société.

Si on traite la sociologie comme la "science de l'homme en société" (l'expression de M. Georges Davy), on voit que l'essor qui nous porte aujourd'hui vers les problèmes sociaux n'est pas seulement venu d'Au-

guste Comte qui a baptisé cette discipline, mais aussi de ses précurseurs lointains. En plus, à travers la connaissance de la réalité sociale, de nombreux savants d'autrefois voulaient modifier leur milieu, ce qui est typique pour l'attitude scientifique moderne. Surtout, en étudiant les historiens plus ou moins anciens on peut vérifier presque pas à pas la réflexion fameuse de Fustel de Coulanges: "La sociologie n'est que l'histoire bien comprise".

Il peut arriver que la solution proposée dans ce *programme minimum* ne soit pas réalisable dans certains cas, par suite du manque de matériaux concernant les sciences sociales dans les temps les plus anciens. Mais même dans ce cas, l'oeuvre de MM. H. Becker et H. Barnes: *Social Thought from Lore to Science* (3^e éd. de 1961), peut servir comme exemple d'une reconstruction séduisante et convaincante à la fois. Toutefois, comme principe général, notre proposition a au moins une qualité: elle lie étroitement l'histoire des sciences à l'histoire du développement économique, social et intellectuel de l'humanité.

La question possède encore un autre aspect plus général. Depuis longtemps on observe que le type de l'historien „pur", c'est-à-dire de celui qui cultive un seul domaine, devient de plus en plus rare. Une autre conception de l'histoire se fraye un chemin, à savoir l'histoire d'une discipline qui est basée sur l'histoire de la culture, de la civilisation technologique, de la pensée sociale *etc.* Le fait est d'ailleurs bien connu et il suffit de lire, les remarques de M. Herbert Butterfield dans les actes du XI^e Congrès International des Sciences Historiques tenu à Stockholm en 1960.

Les cours et les manuels de l'histoire des sciences ont maintenant la chance de devenir des *bestsellers*, vu l'accroissement de l'intérêt pour la science en tant qu'un des facteurs essentiels de la vie contemporaine. Notre discipline peut tirer profit de cette situation, mais cela dépend, en fin de compte, des historiens des sciences. Et il ne faut pas oublier, que les premiers arrivés seront les mieux placés.

Chaque historien des sciences sait bien, que les sciences ont fait leur plus grand progrès sous la pression du besoin. Un tel besoin est maintenant évident vu les aspirations contemporaines à socialiser et à faciliter la vie humaine, c'est-à-dire à unir l'exploration rationnelle de la nature avec l'organisation rationnelle de la société. L'histoire des sciences, ou plutôt l'histoire de la Science, en formant la base à l'art moderne de penser, peut contribuer à la formation du savant futur. Dès son séjour à l'université, il doit être initié aux méthodes qui permettent de constituer les formes rationnelles de la recherche scientifique. Et, à l'heure actuelle, quel besoin est plus pressant?